

LA CHRONIQUE DE GHISLAIN COTTON



Duras et compagnie

7.4.06

Marguerite Donnadiou, née en 1914 en Indochine, aurait eu 92 ans ce 4 avril. Elle est morte Marguerite Duras voici dix ans, le 3 mars 1996. Son nom de plume, emprunté à celui du petit village ducal de Lot-et-Garonne où la famille, privée de père, s'est installée au retour d'Indochine, avait déjà servi la littérature à l'enseigne de la Duchesse de Duras, née en 1778, romancière à succès qui, sous la Restauration, tenait un salon où se croisaient les plus brillants esprits du temps.

Dans son appartement parisien de la rue Saint-Benoît, qui abrita le Groupe du même nom, les amis de Marguerite Duras n'avaient pas l'esprit moins brillant, mais leur style et leurs opinions ne pouvaient pas aux mêmes sources. Ils s'appelaient Blanchot, Michaux, Leiris, Antelme (le premier mari rescapé des camps de la mort), et bien d'autres noms de la vie artistique et littéraire, tous épris de *Résistance* pas seulement au sens en vigueur sous l'Occupation, et se situant « de l'autre côté de la marge », comme l'a dit Alain Vircondelet, le plus assidu des spécialistes de Duras. C'est lui encore qui publie aujourd'hui *Sur les pas de Marguerite Duras*, un album abondamment illustré par les pincesaux d'Anne Steinlein et qui explore le parcours – surtout intérieur – à la fois douloureux et magistral de la femme-écrivain la plus contestée – voire détestée – et la plus adulée de la littérature française contemporaine. La plus imitée, aussi. S'il est vrai que la manière Duras a pu irriter nombre de lecteurs avec ses répétitions, ces *ça* et autres *là* (qui semblent multiplier les forces de la fatalité), il n'y a pas lieu de parler d'un truc, mais bien de son truc. Autrement dit : elle-même. C'est pourquoi, comme pour Céline ou d'autres grands formats (ou icônes, pour faire mode), ceux et celles qui ont tenté l'imitation l'ont fait la plupart du temps au prix d'échecs cuisants ou, pis, d'un parfait ridicule.

Revenons aux amis. Celui-ci s'appelle Jean-Marc Turine. Ce romancier, cinéaste et essayiste bruxellois, issu d'une famille de la bourgeoisie catholique, a 24 ans, en 1971, lorsqu'il prend contact avec Duras pour lui proposer sans complexe d'effectuer le tournage de son livre *Le Ravissement de Lol V. Stein*. A défaut d'accéder à sa demande, elle lui proposera de participer au tournage de *Jaune le soleil* et lui accordera jusqu'à sa mort une amitié dont, dix ans après, il se résout à retracer le cours, notes, lettres et photos à l'appui. On s'y frotte aussi aux esquives et aux palinodies du monde médiatique et au malentendu perpétuel entre le créateur et les exploitants d'un travail artistique ou littéraire.

Au fil de ses nombreux séjours à Paris, où l'appartement de la rue Saint-Benoît lui est ouvert, Jean-Marc Turine se lie

aussi avec Dionys Mascolo et avec Jean (dit Outa), le fils de Mascolo et de Duras. C'est avec le fils et la mère qu'il sera aussi coauteur du film *Les Enfants*. L'amitié avec Marguerite Duras, pour être un cadeau somptueux, n'était pas pour autant une sinécure. Sa cyclothymie exacerbée par l'alcool, ses menues inclinations à la paranoïa se traduisaient par des sautes d'humeur aussi spectaculaires que le fut son retour à la vie, en 1989, alors que l'on avait cru à une mort imminente. Celle que la propre mère de Turine appelait sa « seconde mère » pouvait lui manifester une affection quasi maternelle en effet, comme elle pouvait, en dépit de sa richesse, se montrer avaricieuse au point de réclamer à cet ami assez impécunieux les montants d'anciennes notes de

téléphone. Si l'on entre dans l'intimité de Duras et de ses proches, avec des moments de grand bonheur ou de tension extrême, notamment avec Yann, l'amant des dernières années, il n'y a rien de voyeur ni de provocant dans ce beau livre qui rend à l'amitié l'hommage d'une sincérité et d'une vérité humaine des plus touchantes. Amitié qui trouvera son ultime expression le 7 mars 1996, lors des obsèques religieuses à Saint-Germain-des-Près (imposées par Yann) où c'est encore Turine qui fera la lecture des versets désenchantés de l'*Ecclesiaste*, un des textes préférés de Duras.

Turine écrivain est aussi l'auteur d'un roman tout récent qu'à notre humble avis Duras aurait beaucoup aimé. *Foudrol* est un

texte d'une force et d'une sensibilité exceptionnelles. Si la langue est superbe, le propos est fulgurant d'humanité, de compassion et de révolte contre l'horreur et la bêtise des guerres. C'est au cours de la Première – dite la Grande – que le médecin Georges Parment, écoré par l'ampleur du carnage, choisit « la part d'ombre » de son métier en abrégant l'inutile souffrance des cas désespérés. Son comportement, sa rébellion contre le pouvoir et les juges militaires lui vaudront un internement, mais c'est l'horreur de ce qu'il a vécu qui en fait un homme détruit. Au point qu'il substitue à son nom celui, énigmatique et dérisoire, de Ge Foudrol et que, revenu dans sa famille, il s'absente longuement pour prendre le seul chemin qui l'appelle encore : celui menant aux familles des soldats qu'il a aidés à mourir. Chez lui, où il s'imbibe d'alcool, il ne semble avoir de vrai contact qu'avec celui de ses enfants qui passe pour demeuré. Son seul héritier, en quelque sorte. ●

Sur les pas de Marguerite Duras, par Alain Vircondelet. Illustrations d'Anne Steinlein. Presses de la Renaissance, 96 p.
5, rue Saint-Benoît – 3^e étage gauche – Marguerite Duras, par Jean-Marc Turine. Métropolis, 220 p.
Foudrol, par Jean-Marc Turine, noirs de Bernard Villers. Esperluette éditions, 205 p.



JEAN MARC TURINE

5, RUE SAINT-BENOÎT
3^e ÉTAGE GAUCHE
MARGUERITE DURAS